

Peter Huchel

## La nasse à étoiles

traduit de l'allemand par Maryse Jacob et Arnaud Villani

Peter Huchel est né le 3 avril 1903, près de Berlin, au cœur de la Marche de Brandebourg dont les paysages ont nourri l'essentiel de son univers poétique. Ainsi en témoigne la citation de *Saint-Augustin* en exergue à l'un de ses recueils : « ... dans le grand enclos de ma mémoire. C'est là même que ciel, terre et mer sont présents. » Reconnu très tôt, il fut couronné par le prix littéraire du journal *Die Kolonne*, en 1932.

Nommé rédacteur en chef de la revue *Sinn und Form* à partir de 1949, Huchel fut limogé en décembre 1962, en profond désaccord avec la politique culturelle du SED, le parti au pouvoir. De 1963 à 1971, il vécut en résidence surveillée à Wilhelmsdorf, aux environs de Berlin, coupé de tout contact avec le monde littéraire. Il ne reçut l'autorisation de quitter la RDA qu'en avril 1971. Après avoir séjourné un an à Rome, il se fixa en Allemagne de l'Ouest, à Staufen en Brisgau, où il mourut le 30 avril 1981.

À l'exception de *Poèmes*, ses recueils furent publiés à l'Ouest : *Chaussées, Chaussées* (*Chausseen, Chausseen*, 1963), *La Nasse à Étoiles* (*Die Sternenreuse*, 1967), *Jours Comptés* (*Gezählte Tage*, 1972), *La Neuvième Heure* (*Die neunte Stunde*, 1979).

### LA NASSE À ÉTOILES

Toujours là-haut, lune d'un autre temps ?  
Tu flottais, bien ronde, lorsque jeune encore  
j'ai habité près d'un fleuve,  
où seule l'eau vivait avec moi.  
L'eau résonnait, elle était chant,  
je puisais et l'âme écoutait  
l'eau qui bondissait, tumulte, entre les pierres,  
jaillissement d'écume qui chutait à grand bruit.

Deux roches, pour ainsi dire bruinées de suie,  
abruptes et resserrées comme une écluse,  
en ce temps encore encadraient le fleuve.  
Dans l'eau pendait la nasse à étoiles.  
Je soulevais la nasse de la faille,  
scintillaient des espaces de cristal,  
nageait la verte forêt des algues,  
je pêchais l'or et confiais mes rêves au fleuve.

Ô gorge du monde, le torrent de l'eau  
venait comme un chant : était-ce cela ma vie ?  
En ce temps-là, je voyais dans l'immensité obscure  
toute proche la nasse à étoiles flotter.

*Gedichte*, 1948<sup>1</sup>

## CYGNES À L'ENVOL

Encore sombre, dans le cercle des aulnes,  
La palmure du brouillard pénétrant  
Effleure ton front. Et tout au fond du lac,  
À des brasses,  
Pend lourde l'ombre.

Un blanc qui jaillit  
De ses pattes et de ses ailes fouettant l'eau,  
Attise le vent. Elles s'envolent,  
Les Majestés d'humeur hivernale.  
Sifflements métalliques.  
Baisse-toi dans les roseaux,  
Sabres tranchants  
Sont leurs plumes.

*Chausseen, Chausseen, 1963<sup>2</sup>*

## PSAUME D'HIVER

Pour Hans Mayer

Comme j'allais dans l'indolence froide du ciel  
Et descendais la route vers le fleuve,  
Je vis le creux dans la neige,  
Où de nuit le vent  
Avait reposé son épaule plate.  
Sa voix faible  
Dans la cime aux branches gelées  
Achoppait au mirage de l'air blanc :  
« Tout ce qu'on a caché me suit du regard.  
Dois-je le tirer de la poussière  
Et le révéler au juge ? Je me tais.  
Je ne veux pas être témoin. »  
Son murmure s'évanouit  
Nourri d'aucune flamme.

Où tu vas sombrer, mon âme,  
La nuit n'en sait rien. Car là, il n'y a rien  
Que l'angoisse muette des êtres en nombre.  
Le témoin se détache du rang. Voici la lumière.  
Je me tenais debout sur le pont,  
Seul face au froid alangui du ciel.  
Respire-t-il encore à peine,  
Dans la gorge des ajoncs,  
Le fleuve gelé ?

*Chausseen, Chausseen, 1963<sup>3</sup>*

## RÊVE DANS LE PIÈGE À PALETTE

Prisonnier, rêve !  
Ta cheville est en feu  
Éclatée dans le piège à palette.

Le vent feuillette  
Un fragment d'écorce.  
On a ouvert  
Le testament des sapins abattus,  
Écrit  
Dans le gris pluvieux de la patience  
Indélébile  
Son dernier legs –  
Le silence.

La grêle grave  
L'épitaphe sur le noir lisse  
De la flaque d'eau.

*Chausseen, Chausseen, 1963<sup>4</sup>*

## APPARITION

Des hommes aux blancs  
lambeaux d'écharpes  
chevauchent au bord du ciel  
vers les granges,  
cherchant refuge  
pour une nuit,  
là où les Sibylles  
séjournent dans la poussière des faux.

Pattes vertes  
la poule d'eau est pendue  
au poteau.  
Qui la plumera ?  
Dans le brouillard qui charbonne  
qui allume le feu ?  
Le malheur est sur la  
couronne perdue d'Ephraïm,  
la fleur fanée  
contre la lame de la moissonneuse,  
la nuit  
sur l'aire froide.

Un sabot  
marque l'heure encore.  
Et vers le matin  
dans le ciel, un cri de corbeau.

*Gezählte Tage, 1972<sup>5</sup>*

## OLIVIER ET SAULE

Sur la pente abrupte des terrasses qui s'éboulent  
là-haut l'olivier,  
au bord du mur  
l'esprit des pierres,  
encore et toujours  
le ressac léger  
d'argent gris dans l'air,  
lorsque le vent fait virer vers le haut  
l'envers pâle du feuillage.

Le soir jette son filet dans les branches.  
L'urne lumière  
sombre dans la mer.  
Il s'ancre des ombres dans la baie.

Elles sont de nouveau là, floues dans le brouillard,  
détrempées  
par la brume aux ajoncs des prairies de la Marche,  
les Mères saules du pays wende,  
les vieilles verruqueuses  
avec leur poitrine béante,  
au bord des étangs,  
des eaux fermées à l'œil noir,  
les pieds s'enfonçant dans la terre,  
qui est ma mémoire.

*Gezählte Tage, 1972<sup>6</sup>*

## PAS DE RÉPONSE

Sur la cime qui noie de brouillard  
le chêne  
le corbeau se pose.  
La poutre aux chats est déserte.

Ombres  
de sarment secs  
au plafond de la chambre.  
Signes,  
de la main d'un mandarin  
écrits.

L'alphabet  
que tu possèdes  
ne peut  
répondre  
à l'écriture sans défense.

*Gezählte Tage, 1972<sup>7</sup>*

## AVRIL 63

Levant les yeux du billot  
dans la pluie légère,  
la hache en main,  
je vois là-haut dans l'ample ramure  
cinq jeunes geais.

Ils chassent sans bruit, donnent des signes  
de branche en branche,  
au soleil ils indiquent  
le chemin à travers les buissons noyés de brume.  
Et une langue de feu jaillit dans les arbres.

Je fais mon lit  
au creux glacé de mes années.  
Je fends du bois,  
le bois dur fendillé de la solitude.  
Et j'établis mes quartiers  
dans les toiles d'araignées,  
qui viennent encore aggraver le désert de l'appentis,  
dans l'odeur de pin  
des branches entassées,  
la hache en main.

Levant les yeux du billot  
dans la pluie tiède d'avril,  
je vois briller aux branches  
luisantes des marronniers  
les gaines huileuses  
des bourgeons.

*Gezählte Tage, 1972<sup>s</sup>*

LE SUREAU ouvre les lunes,  
tout s'en va finir dans le silence,  
les lumières glissant au fil du ruisseau,  
actionné par l'eau  
le planétarium d'Archimède,  
signes astronomiques,  
à l'origine babyloniens.

Fils,  
Enkidu tout enfant,  
tu quittas ta mère, la gazelle,  
ton père, l'onagre,  
pour aller à Uruk avec la putain.  
Les chèvres lourdes de lait disparurent.  
La steppe sécha.

Derrière les portes de la ville  
sept fois verrouillées  
Gilgamesch,  
le passeur des confins entre ciel et terre,  
t'appris à trancher les filins de la mort.

Midi brûlait d'un feu sombre sur la brique,  
sombre, l'or dans la chambre du roi.  
Repars Enkidu.  
La gazelle, sa belle tête a sombré.  
La poussière battit tes os.

*Die neunte Stunde, 1979<sup>9</sup>*

## PERSÉPHONE

Abyssale, elle vint,  
surgit de la terre,  
scintillante, elle s'éleva dans le clair de lune.  
Elle portait l'antique croissant dans les cheveux,  
la hanche posée sur la nuit.

Pas de fumée d'offrande, l'univers  
se retira dans le parfum de la rose.

*Die neunte Stunde, 1979<sup>10</sup>*

## TODTMOOS

À Todtmoos  
je vis dans la lumière neigeuse de l'air blanc  
voler des êtres qui cueillaient la neige.  
Je refermai ma main sur la chute des flocons  
et n'attrapai que le froid.

Cicatrices de neige le long des rochers,  
signes, vers quel chemin ? Écriture  
indéchiffrable.

*Die neunte Stunde, 1979<sup>11</sup>*

L'ÉTRANGER s'en va  
et son sceau  
de pluie et de mousse  
en hâte, il l'a encore sur le mur imprimé.  
Une noisette dans l'éboulis  
le suit d'un œil blanc.

Saisons, infortunes, nécrologies –  
tournant le dos, l'étranger s'en va.

*Die neunte Stunde, 1979*<sup>12</sup>

Les références qui suivent s'appuient sur l'édition publiée et commentée par Axel Vieregk (Peter Huchel. *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1984, 2 vol.). Le premier volume est consacré à la poésie lyrique et le deuxième contient des pièces radiophoniques, quelques œuvres en prose, des lettres et des interviews.

1. *Die Sternenreise*, I, 83-84.
2. *Auffliegende Schwäne*, I, 139-140.
3. *Winterpsalm*, I, 154-155.
4. *Traum im Tellereisen*, I, 155-156. Ce poème et le précédent parurent dans le dernier numéro de *Sinn und Form* dont Huchel assura encore la publication. Il s'agit à la fois d'un bilan des années d'activité consacrées à la revue et d'une réponse du poète à ses détracteurs.
5. *Ankunft*, I, 177-178. Vers 926 av. Jésus-Christ, Israël, Royaume d'Ephraïm, fut divisé. Il y eut le royaume de Samaria et celui de Juda. Ils se firent la guerre et, afin d'éliminer le frère ennemi, chacun se servit des Assyriens. Le résultat fut une perte de pouvoir pour les deux États. Samaria détruit, Juda tomba sous la domination des Assyriens (Jesaja, chap. 28). Cette allusion à l'histoire biblique établit, sans conteste, un parallèle avec la partition de l'Allemagne et la construction du Mur, en 1961).
6. *Ölbaum und Weide*, I, 187. Les Wendes, ces populations slaves, vinrent s'installer dès le Moyen Âge à l'ouest de l'Oder et, en particulier, dans la Marche de Brandebourg. Ils vivaient principalement de la pêche et de l'agriculture. Par sa mère, Huchel se sentait apparenté à ces populations.
7. *Keine Antwort*, I, 204.
8. *April 63*, I, 217. Huchel s'établit à Wilhelmshorst en avril 63 où commença une période d'isolement et de solitude qui devait durer 8 ans.
9. *DER HOLUNDER öffnet die Monde*, I, 229. En mai 1971, Huchel se trouve à Rome, les sureaux en fleur offrent leurs ombrelles blanches. Visitant un musée, il admire le planétarium hydraulique conçu par Archimède. Son fils qui peut enfin entreprendre les études qu'il souhaitait lit l'épopée de Gilgamesch. Ce sont autant d'éléments qui participent de l'élaboration du poème.
10. *Persephone*, I, 249.
11. *Todmoos*, I, 258. Localité à l'appellation significative évoquant l'exil, la mort et l'oubli – *der Tod*, la mort, *das Moos*, la mousse –, située en face de Staufen, du côté Est de la Forêt Noire.
12. *DER FREMDE geht davon*, I, 258.